

LA BIBLIOTHÈQUE  
DE WARBURG



*Fiction & Cie*

---



Jacques Roubaud

LA BIBLIOTHÈQUE  
DE WARBURG

*version mixte*

*Senil*

27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN : 2-02-053461-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Mississippi Haibun***§ 1 Sans doute aucun, c'était un grand lit. C'était une grande chambre.**

Sans doute aucun, c'était un grand lit. C'était une grande chambre. Beaucoup de place partout. Il y avait une grande baignoire anti-dérapante, un grand poste de télévision, une grosse Bible dans le tiroir de la table de nuit. Allongé sur le lit, après un long bain chaud, je regardais béatement frémir à grosses taches colorées oranges, jaunes, rouges, bleues, flasques, baveuses, sur l'écran énorme de la télé, un épisode quelconque de Gilligan's Island. Il devait être six heures ou sept heures du soir, Central Time. C'était juin ; c'était quelques jours avant la fin du mois de juin. C'était 1976. J'écris ce souvenir. Il s'est passé plus de vingt ans. Je pourrais peut-être retrouver le jour exact de mon passage au Holiday Inn de Winona, mais je n'essayerai même pas. Après les 20 miles ou environ d'une ration de marche quotidienne le long du fleuve (distance moyenne d'un Holiday Inn à un autre Holiday Inn ou, à défaut, quelque autre motel semblablement confortable), le luxe du long bain chaud, le luxe du grand lit, le repos mental de la vieille série à la télé (sinon Gilligan's Island, The Munsters, sinon The Munsters, I Love Lucy ; ou une autre encore ; quelque Star Trek de la première époque, par exemple (?)) étaient la récompense attendue de l'effort, le repos bien mérité (le bain chaud, le lit,

l'écran) de jambes déjà chargées de tant de kilomètres solitaires, depuis Grand Rapids (Minnesota; pas le plus connu Grand Rapids, qui est dans le Michigan) le long des routes : Highway 61 (principalement). Or l'image s'est brouillée brusquement, l'écran est devenu noir, puis laiteux ; une voix calme mais pressante m'a annoncé, à moi personnellement (comme à tous les habitants de Winona et à tous les automobilistes de la région munis de radios) l'arrivée imminente d'une tornade : TORNADO WARNING.

Les instructions étaient nettes et sévères. Je devais sortir de ma voiture, m'allonger immédiatement dans un fossé quelconque au bord de la route. Je devais me précipiter avec toute ma famille y compris le chien et les grands-parents dans le 'basement' de ma maison. J'en conclus, raisonnant par analogie, que je devais, moi, bien que non automobiliste, sans tarder me rendre dans la salle-rez-de-chaussée-restaurant de l'hôtel jusqu'à ce que les fureurs célestes soient calmées. Je ne perdis pas de temps. Un vent violent haletait, attaquait de biais les fenêtres, les façades, les balcons. Le ciel était quasi nocturne, lourd et noir. Dans le restaurant les lumières s'éteignirent. Nous avons attendu une heure, silencieusement, à la lueur de l'éclairage de secours. Puis tout est rentré dans l'ordre. Quand je suis remonté dans ma chambre le ciel était toujours d'un noir épais (d'ailleurs c'était la nuit maintenant), mais l'air était redevenu quasi immobile, sans menaces. Je me suis réveillé dans une aube allègre, fraîche, reposée. Il avait plu. Ciel innocent, tout rose. A la table du breakfast, seul ou presque à cette heure très matinale (au plus 6 heures), j'attaquai avec enthousiasme mon 'stack de pancakes' arrosé de 'syrup', surmonté de longues lamelles de bacon frit, frissolé. Dessus, dessous chacun(e) des trois larges pancakes, j'installai une portion de beurre. D'abord entiers sur et entre les disques chauds déjà imbibés de sirop (du 'corn syrup', pas du 'maple syrup', si élégant ; on ne peut pas tout avoir ; rien dans cette évocation ne me sauvera de mon mauvais goût culinaire avéré, impénitent) les rectangles de beurre froid fondaient ; fondu, le beurre pénétrait ; il imprégnait, il irradiait les interstices intimes de la couronne céréalière, qui se défaisait dans la cuiller (mais pas trop) puis dans la bouche avec une juste suavité.

J'écris « j'attaquai » mais j'aurais aussi bien pu écrire « j'attaquais », au passé de répétition, temps verbal des habitudes. A chacun des petits déjeuners de mon voyage je me suis assis devant un quasi identique 'stack of pancakes', j'ai accompli le même rituel préparatoire avec le *syrup* et le beurre. Chaque matin j'attaquai, j'ai attaqué la même trinité de pancakes. Tous les matins j'attaquais. (J'en venais à bout, d'ailleurs.) La singularité de chacun de ces matins se dissout dans la répétition du cérémonial. Les décors eux-mêmes (en tout cas ceux des Holiday Inns, mes préférés ; jamais je ne fus dans un Hilton (trop rares (il me fallait des habitudes), et d'ailleurs trop chers) ; mais je dédaignai également les Best Western Motels et les Ramada Inns) étaient aussi interchangeables que possible. Au petit matin du lendemain de la tornade, à Winona (Minnesota), je ne vois rien d'individuant dans le décor qui m'entoure au souvenir. Je ressens seulement le ressouvenir poignant de la saveur. La tornade l'a simplement rendu plus neuf, tout auroral.

Pancakes génériques dans mon assiette (bien médiocres substitués de madeleines, j'en conviens), à côté de l'assiette grande tasse générique de café à l'américaine, d'un brun si peu épais qu'on voit le fond de la tasse-bol, ce n'est pas vous qui, apparus à l'improviste dans l'oscillation, due à un faux mouvement de ma main, de la surface liquide de mon bol de café soluble à cinq heures d'un matin de mai 1997 dans ma cuisine juste avant le moment de m'asseoir à nouveau devant l'écran où je dispose ces lignes, m'avez restitué, intact et fidèle, le passé inaltéré de ce mois de juin 1976. Bien au contraire c'est l'**image-souvenir**, sollicitée très consciemment, du motel tornadé de Winona, qui vous a re-présentés sur un écran de ma mémoire (pour s'insérer dans une séquence d'**images-mémoire** de mon récit) dans toute votre généricité banale ; et votre insistance à susciter en moi une nostalgie gustative n'est, je le sais, tout intense qu'elle soit, que d'une grande pauvreté esthétique (sans même parler des objections d'ordre culinaire qu'on pourrait opposer, dans la langue qui est la mienne, à l'éloge que je viens de faire de ces préparations liquides et semi-solides). Je suis sorti sur la route, mes pataugas aux pieds, ma veste 'Vêtement tropical' sur les épaules, mon sac à dos 'Vieux campeur' sur le dos, pour une nou-

velle étape, en direction générale du sud. Des camions de la voirie de la ville s'employaient à dégager la chaussée des branches d'arbre, des morceaux de toit ou de maçonnerie arrachés par la tornade qui s'était acharnée brièvement sur la région avant de repartir, poussée par quelque dérèglement météorologique des conditions aux limites d'un système d'équations aux dérivées partielles, ou, si vous préférez, par la *forza del destino*, vers de nouvelles aventures.

Simple, mon intention, en préparant ce voyage, avait été, pour m'en tenir d'abord à la surface de cette action, de descendre le Mississippi. Je partirais de sa naissance (le 'mont Gerbier des Joncs' du grand fleuve (pour l'écolier de l'an quarante, l'idée de source était associée à un alexandrin : « la Loire prend sa source au mont Gerbier des Joncs »)), et j'arriverais au bout, quelque part dans le delta (à choisir entre ses nombreux bras). Cela me prendrait, plus ou moins, deux mois. Comme je ne suis pas un sportif à la Henri Michaux, ni scrupuleux comme Raymond Roussel (voyageur modèle), je ne me protégerais pas des influences corruptrices du paysage (si inférieur généralement, quand on l'affronte dans ses manifestations concrètes, aux descriptions tant des guides bleus que des baedekers) mais je n'envisageais tout de même pas de pousser l'héroïsme ethnographique jusqu'à dormir 'à la dure', à même la terre des 'natives' (en plus, je craignais les serpents et le 'poison ivy'). Je marcherais dans les meilleures conditions possibles de confort piétonnier, de température et de pression ; je dormirais dans des hôtels ou des motels, je me nourrirais comme tout le monde mange là-bas. Je serais le moins chargé d'impedimenta qu'il était envisageable : pas de boussole ni de sextant ; pas de ces tentes recommandées pour leur légèreté mais immontables ; pas de camping-gaz. J'éviterais comme la peste aventures et exploits. Ils n'étaient point dans mon propos.

Je me laissai conseiller. Je fus au 'Vieux Campeur' avec Florence acquérir sac à dos souple et 'pataugas'. On avait insisté (Pierre, de par sa compétence militaire) sur la nécessaire adéquation entre le pied et son recouvrement pour une telle Longue Marche, qui dépassait tout ce que j'avais jusqu'alors tenté en matière de déambulation, tout patient et acharné marcheur que je fusse (la marche étant même une des caractéristiques les plus assurées de mon autoportrait



→ branche 1, cap.4). La pataugas, alors dans toute sa splendeur, s'imposait. Sur les conseils éclairés de Philippe je fus ensuite au 'Vêtement Tropical' choisir, en sa compagnie, un costume (veste et pantalon). Celui qu'il me recommanda et que j'achetai serait, me dit-il en substance, parfaitement convenable pour ces soirées dans les grandes plantations du Sud qui ne manqueraient pas de ponctuer les semaines finales de mon voyage, soirées au cours desquelles des dames élégantes, des 'southern Belles' buvant des 'mint juleps' servis avec style par des mains noires sortant de livrées blanches laissant s'échapper sans excès de présence des têtes d'égale noirceur, m'interrogeraient, de leurs voix traînantes, désuètes mais sensuelles de sudistes décadentes, nostalgiques, paternalistes, élégamment lascives, sur mes impressions d'envoyé de l'Europe « aux anciens parapets », cependant que je laisserais, les dédaignant et rentrant soudainement en moi-même, saisi du spleen de la fatigue, depuis le porche protégé d'un immense moustiquaire, mon regard errer négligemment sur les champs de coton, grouillant de serpents à sonnette sinon d'esclaves noirs tout imprégnés d'odeur, jusqu'au père fleuve là-bas, puissamment indifférent à toute cette déliquescence splendide.

Je développe ici un peu, j'étale sur buvard de papier imbibé de mots, mais à peine, l'image qu'apparemment se faisait Philippe des États sudistes que j'allais, en compagnie du Mississippi, lentement traverser. Quand je rapportai à Pierre les propos de notre ami commun il rit immodérément et répéta, à nouveau, comme il le faisait quand il était confronté à une idiosyncrasie particulièrement fascinante de Philippe : « Philippe est l'homme le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré » (un temps de silence, puis, « au sens du Reader's Digest, bien entendu »). Ceci dit, le conseil de Philippe fut excellent. Le costume, destiné aux 'coloniaux' d'Afrique se révéla parfaitement approprié. Il était léger, couleur sable, et par des ouvertures sous les bras la veste permettait une aération convenable en cas de chaleur trop notable conduisant à une abondante sudation. Des déluges équatoriaux, sueur externe, le laisseraient aussi bien impavide. Il a impeccablement résisté à toutes les épreuves climatiques et survécu longtemps à mon voyage.

J'acquis un couvre-chef assorti, de toile molle, de couleur identique. Passons. Je fis quelques parcours préparatoires dans Paris, de haut en bas du plan, ou de droite à gauche. Je mis ma tête en ordre (elle en avait grand besoin). Je me procurai un visa en assurant le consulat des États-Unis, rue Saint-Florentin, qu'il n'était pas dans mes intentions de préparer le renversement par la force du gouvernement de ce pays, j'achetai des cartes routières. Je m'assurai de sources raisonnables de sous accessibles. Je n'oubliai pas ma carte American Express. Je m'envolai par PanAM. Bref, je partis.

## § 2 **Soit. Mais pourquoi? pourquoi partir? pourquoi ainsi, pourquoi là?**

Soit. Mais pourquoi? pourquoi partir? pourquoi ainsi, et là? J'étais, c'est vrai, cette année-là, fort sombre. J'étais seul. Cela ne suffit pas. Seul, je le suis généralement. Je peux, selon les jours, être seul heureusement, efficacement; selon les autres autrement; ou pire. Car être seul tantôt rend ivre: ivresse d'un temps entier disponible, à employer, à rendre intense, à concentrer en méditations, en labeurs, à occuper sans distraction, sans hésitations, d'un seul tenant: mathématique (petite mathématique, disons-le, à peine mathématique: petits calculs), poésie (contraintes de diverses sortes, visibles ou invisibles), proses, contes, examens formels, anticipations, lectures, approximations de traductions; il y a tant à faire; tantôt, au contraire, sans qu'il soit possible d'identifier le pourquoi de cette bascule dans le contraire fébrile d'un emploi du temps, être seul rend sobre: il y a soudain trop de temps qu'il ne faudrait pas gaspiller, pas assez de temps pour ne pas le dépenser à vide, trop de moyens possibles de le rendre plein. Il y a maintenant beaucoup trop de manières de ne pas remplir les heures qu'il ne faudrait pas laisser s'évanouir. C'est un temps désemployé, vacant. On peut tomber dans cette sobriété par fatigue, par achèvement d'une tâche, par échec, déception, par multiplication d'activités, par rhume, grippe, chute dans les escaliers, excès de

dépenses d'énergie réflexive, par beau temps, mauvais temps, diversion érotique, passion sentimentale déçue. Peu importe. On tombe. (Je parle d'autrefois.)

Alors, on est calme, trop calme, pendant un certain temps calme ; on ralentit ; on tergiverse ; puis on s'inquiète d'être si calme. Et cela dure : un peu ; parfois tout d'un coup cela, cette paralysie, s'interrompt ; parfois hélas cela dure beaucoup, et plus cela dure, plus cela ensuite, difficilement, s'interrompt. Cependant on a (j'ai) cessé d'être accordé au temps. Or on peut cesser d'être en temps réel non seulement un peu, ou beaucoup, mais passionnément, à la folie. On peut, en somme, devenir sobre à l'excès. Cela dépend. Le plus dangereux est de s'en rendre compte. De vouloir ne plus être en cet état. De vouloir en sortir. De planifier sa sortie de la sobriété temporelle. En tout cas, au début de 1976, j'étais seul sobrement, et si sobre que j'en étais devenu sombre. Le temps passait pour un rien en ne faisant rien. Il passait durement ne passant pas. Surtout les nuits, ponctuées par la contemplation horizontale du plafond ou, sur un blanc de mur, de l'alternance réfléchie, mesurée, du jaune de la minuterie de la lampe qui éclairait la cour. Rien que cela justifiait un éloignement.

Au printemps, je ne voyais plus d'autre solution qu'un départ. La compulsion de départ était devenue très forte. Mais toute solution locomotrice (au delà de l'apaisement du chemin lui-même, que je n'avais pas les moyens de faire durer, comme Barnabooth) me semblait si convenue, si banale qu'elle tombait aussitôt sous le coup du verdict familial, imparable : à quoi bon ? à quoi bon être loin comme si on était près ? Il n'y a guère, dans ce cas, de raisons de bouger. L'absence de raisons décisives pour une translation du corps vers une ville, un climat, un pays autres, une fois amenée au jour de la rumination, produit un surcroît de difficulté (on sait qu'il faudrait partir ; un sentiment fort du besoin de partir persiste) à se transporter alors même hors du lieu où on se réveille, quand par hasard on a dormi. Il devient difficile de s'habiller et de sortir pour prendre le petit déjeuner (en ce temps-là j'allais breakfaster dans un café), de se raser et de sortir pour aller voir un ami, des amis, une amie, un film, pour franchir les portes d'une librairie,

d'une bibliothèque. Lire, mais quoi ? Lire, maintenant, épuise. Ce sont les temps que je nommerai les temps du plafond. Le plafond est parallèle à l'homme couché. Il a ses paysages offerts à la délectation morose ; fortement couturés de lignes visibles et invisibles, de craquelures géographiques, de méandres mélancoliques, marqués, peints à l'à quoi bon. Dans la nuit surtout. Plus il pleut, moins il pleut, dit-on. Mais moins on bouge, moins on bouge. Un événement à la fois imprévisible et contingent me décida à me mettre en mouvement, décida aussi d'un but du déplacement, de son moment et de son lieu (jusqu'à l'heure, ou presque). C'était un moment précis, un lieu précis. Il n'avait pas été choisi par moi. Il s'agissait d'une rencontre. Cette rencontre serait brève et secrète\*.

L'ensemble des circonstances antérieures (près d'un quart de siècle) qui, après un cheminement silencieux, y conduisaient (je n'y étais pour rien ; je n'avais qu'à répondre, ou pas, à une demande de rencontre) justifiaient la condition de secret (je ne le lèverai quasiment pas après vingt et une années de plus, même si la promesse de silence est devenue caduque (pour la raison qui est la plus absolue de toutes les raisons de cette espèce)). Étant donné cette cible, bien délimitée dans l'espace-temps minkowskien (auquel nous nous référerons ici pour des raisons de commodité) (le moment, celui d'un anniversaire, le lieu seront dits plus loin), étant donné donc le point-centre de la cible devant demeurer invisible de mon déplacement, il me faudrait, si je m'y décidais, habiller l'annonce de mon voyage d'autres raisons, avouables à moi-même, et pouvant être présentées, pour épreuve de crédibilité, à d'autres. Une fois la réponse favorable à la demande qui m'était faite résolue, le principe donc du départ adopté, la lettre d'acceptation des conditions envoyée, je mis au point, dans une série d'entretiens, non moins assidus que précédemment, mais moins opaques, moins imbibés d'*acedia*, avec mon plafond (je n'en ai qu'un ; ceci se passait dans le lieu qui est toujours le mien, celui où j'écris aujourd'hui) (il y a de la constance dans mes solitudes), une présentation.

Séparons bien les motifs. *En premier lieu*, disais-je à qui j'en parlai, je partais pour une marche. Je partais accomplir la plus longue des marches que j'eusse jamais entreprises. Cette marche,

intitulée Descente du Mississippi, me retrancherait de mon monde habituel, pour à peu près deux mois, à la fin de l'année universitaire ; les derniers examens passés par les étudiants de Nanterre, les derniers procès-verbaux des épreuves signés, je m'arracherais à l'exercice quotidien d'une existence parisienne devenue difficile.

– Où ça ?

– *En premier lieu*<sub>petit a</sub>, comme l'indique son titre, aux USA. Descendre le Mississippi, tel était le concept de ce voyage.

– Pourquoi là ?

– *En premier(toujours)lieu*<sub>petit b</sub> parce que l'idée de marcher aux USA, où que ce soit dans ce pays d'ailleurs, est fondamentalement *counter-intuitive*, dans l'état présent de la civilisation. D'où son attrait. Chacun sait, ou croit savoir qu'on ne marche pas aux USA.

– C'est compréhensible. Une démonstration de force piétonne au cœur du pouvoir automobile. Un acte symbolique.

– Si tu veux.

– Un acte politique, révolutionnaire.

– N'exagérons rien. Un geste. Là n'est pas l'essentiel.

– Mais le Mississippi ? quid du Mississippi ? (tu es sûr qu'il y a tant de géminées dans ce nom de fleuve ?

– Oui. Vois toi-même (ici on consultera le Petit Robert des noms propres. Étant donné les fantaisies de parcours bien connues de ce fleuve, je lui aurais bien mis quelques s de plus, et autant de p que de ponts ; mais trois géminées, et un monovocalisme en i, ce n'est déjà pas mal pour un seul nom.) Je répète, pourquoi le Mississippi ?

– C'est le moment de me (te) répondre : en second lieu.

– En second lieu, si tu veux. *En second lieu*, la présente année est 1976.

– Et alors ?

– 1976 est l'année du bicentenaire des États-Unis. Je rends hommage aux USA.

– Comment ? hommage au chef de file de l'impérialisme mondial, au centre névralgique du C.M.E. (Capitalisme Monopoliste d'État) à l'époque de la B.T.T.P. (Baisse Tendancielle du Taux de Profit) qui, par la Crise qu'elle cause, fera basculer le R.F.E.M.

(Rapport de Forces à l'Échelle Mondiale) en faveur du Camp Socialiste et de son porte-drapeau, l'U.R.S.S. ? (N'oublions pas que ce discours est tenu en 1976.)

– Mais non, voyons ; je rends un discret hommage au peuple usa-ien, à ses progressistes d'hier et d'aujourd'hui, à John Brown, à Jack London (le Jack London du 'Talon de fer'), à Eugene Debs et aux 'wobblies' (ah ! ah ! vous ne savez pas qui est Eugene Debs, qui sont les 'wobblies'), à Martin Luther King,

– A Franklin Delano Roosevelt ?

– Pourquoi pas ? inutile de ricaner. Mais surtout, surtout, je vais rendre hommage à...

– *Deuxième lieu*<sub>petit a</sub> ? *troisième lieu* ?

– *Premier lieu*<sub>petit c</sub>. Je vais honorer Mark Twain.

– Je comprends. Tout s'explique. Les 'premier', 'second' et autres 'lieux', les 'petit a' 'petit b' 'petit c'.

– Comme dans la chanson.

– Comme dans la chanson-théorème de Francis Blanche et des Frères Jacques ; c'est tout du bidon. Il y a une et une seule raison : la nostalgie de l'enfance.

– Tu ne dis pas « nostalgie de la boue » ; pourtant le Mississippi est très boueux.

– Ne détourne pas la conversation.

– Il est vrai que depuis que j'ai lu Tom Sawyer, et Huckleberry Finn...

– Et Life on the Mississippi, I presume ?

– You presume juste. Depuis que j'ai lu ces livres dans ma tendre enfance (et relu pendant mon adolescence, et relu encore récemment), j'ai eu une envie immense d'aller sur place et...

– Mais dans ce cas, pourquoi pas un bateau à aubes ?

– C'est là que se place un '*en deuxième lieu*<sub>a</sub>' qui est aussi bien, si on veut, un '*en premier lieu*<sub>d</sub>'. Je ne descendrai pas le fleuve en bateau pour la bonne raison qu'il n'y a plus de bateaux pour descendre ce fleuve, sinon des bateaux de touristes, et spécialement en cette année (1976) il y aura tellement de croisières du bicentenaire que je préfère ne pas y penser.

– Et descendre le fleuve en marchant, ce n'est pas du tourisme ?

– Je serais fort étonné qu’il y ait beaucoup de touristes qui fassent le même choix que moi, bicentenaire ou pas. Le concept de touriste est grégaire, même s’il ne photographie pas. De toute façon, monter sur un bateau, ce n’est pas exercer ses jambes.

– Ce sont les bateaux qui ont les jambes, comme dirait Mozart. Mais tu pourrais nager.

– Je ne suis pas un sportif, je te l’ai déjà dit. Et je refuse de nager en eau douce.

– Marcher est mieux, je te l’accorde volontiers. Résumons : tu pars parce qu’il est nécessaire que tu partes, pour la raison principale que le voyage est un remède bien connu à l’*acedia*, au démon méridien, à la maladie de l’âme, à la tentation mélan(coco, colique ou colloque), disons le *lieu<sub>zéro</sub>* de tes raisons. En *premier lieu* tu marches, parce que la marche, dans son mouvement, interdisant l’immobilité du corps qui engendre l’immobilité de l’âme qui en devient un terrain favorable à la mélancolie, est une activité par laquelle tu espères amorcer ta guérison. Tu marches loin, tu mets entre le plafond de ta chambre et toi un océan et tu vas aux USA les honorer en leur bicentenaire certes mais surtout rendre hommage à un des auteurs favoris de ton enfance républicaine, Mark Twain. Et donc tu vas marcher le long du Mississippi. C’est bien ça ?

– C’est bien ça.

– Et tu marcheras au bord du fleuve, un livre ancien sous le bras ?

– Oui ; j’emporterai dans mon sac à dos (de la couleur de mon costume, lui-même couleur de mes pataugas) Life on the Mississippi. Ce sera mon seul livre pendant le voyage.

– Oui ; mais quand tu t’arrêteras ?

– *En troisième lieu*, j’ai une intention. Je ne serai pas qu’un marcheur entre les paysages.

– De la poésie ?

– De la poésie ; mais avec de la prose.

### § 3 **Sans trop avoir à y réfléchir, j'avais senti qu'il me fallait un but d'une autre nature, pour occuper ma tête pendant les marches,**

Sans trop avoir à y réfléchir, j'avais senti qu'il me fallait un but d'une autre nature, pour donner à mon départ un semblant de non-gratuité, pour recouvrir à mes propres yeux la bizarrerie de son protocole secret, et surtout pour occuper ma tête pendant les marches, quand elle cesserait d'être vide. Car il y avait un risque : que la solitude de la marche devienne trop habituelle (après les miles du début, l'ajustement à la condition de long marcheur) et permette donc au démon bicolore du plafond (noir et blanc, la couleur photographique : noir des pensées noires qui se broient, blanc des vacances de l'espoir) de se réinsérer dans ma tête, annulant ainsi l'effet salutaire du déplacement.

J'imaginai de nipponiser mon parcours. Je choisis une forme, une forme poétique et prosaïque à la fois, inspirée, assez lâchement, d'une forme de la tradition japonaise : le haibun. C'est un genre rendu fameux par le plus fameux des poètes japonais, Bashô (→ branche 1, § 87). Pendant la marche, je composerais des poèmes. Au repos, à l'étape, je composerais en prose : moments de repos en prose. Pendant la marche, à certains endroits, je m'arrêteraï, je ferais une station. Je composerais, en un lieu fixe, un poème de ponctuation du parcours, en forme fixe.

(Je n'avais pas choisi à l'avance la forme de cette forme fixe ; ce qui veut dire qu'en fait je ne composerais pas exactement sur place les poèmes de stations, mais seulement leurs esquisses, afin de les travailler au retour, de leur donner la forme qui se déciderait, et permettrait leur insertion dans l'ensemble, comme termes de scansion entre poèmes de la marche et proses du repos.) Telle était mon intention. Je n'ai pas su la conduire à son terme. Encore un désastre. Mais ce n'est pas un désastre d'abandon comme un autre, de ceux, ordinaires, dont ma vie s'est ponctuée (selon sa scansion propre).



Le haibun devait être un des objets constitutifs de mon projet de poésie (pour le sens du mot objet dans ce contexte, voir branche 3, deuxième partie). Plus de **Projet de Poésie**, partant, plus de haibun. Mais je pourrais dire aussi bien : mon incapacité, au retour de mon voyage, à mettre en œuvre la composition du haibun a été en fait un des premiers signes annonciateurs de la ruine générale de l'édifice de mes pensées, du 'château en Espagne' de mon ambition ; une lézarde dans sa maçonnerie.

Simplement : ne pas parvenir à m'engager dans la composition de quelque chose qui, cette fois, n'était pas un ouvrage préparatoire, mais bel et bien un fragment constitutif du tout, alors même que ce n'en devait être qu'un fragment modeste et l'un des premiers ; échouer là, juste au début, quand la mise en œuvre aurait dû être facile, allègre, et rapide (revenu en France, je croyais que ce serait l'affaire de quelques mois), c'était une catastrophe (ceci dit après coup. Au moment même, je ne m'en inquiétais pas. J'avais bien d'autres choses à faire).

Mais dans quelle mesure la lézarde dans la façade, rendue visible par l'échec du haibun, n'était-elle pas née, plus invisiblement et profondément (ayant progressé ensuite, « d'une marche invisible et sûre »), du secret même au centre de mon voyage, que la poésie, la prose, devaient en fait, à mon insu, envelopper, dissimuler, recouvrir, c'est ce que je me suis refusé, alors, à examiner (je n'ai même pas eu la pensée qu'il aurait été bon de l'examiner). Je me suis acharné à trouver au désastre des raisons techniques, à chercher à réparer les ruines par des diversions, des changements de plan, des esquives. Et ce fut en vain.

Et comme le but secret, la rencontre à mi-chemin, à peu près, de mon trajet, avait pour origine lointaine un violent secret premier, n'était qu'un écho, en fait, contingent et sans conséquences pratiques de ce secret premier, comme le moment de cet inattendu écho secret d'un secret (le secret, bord différentiel de ma vie, et le secret du secret un 'd<sup>2</sup>' l'annulant), destiné à rester privé absolument, était largement antérieur à ce que j'avais mis au début absolu, pensé sans racines autres qu'un rêve (où il n'apparaissait pas), de ma forêt de compositions imaginées, j'ai vu aussi comme

contingente, sans signification, la coïncidence de mon impuissance désordonnée à écrire le haibun, de l'effet catastrophique qu'elle eut, en moins de deux ans, sur la totalité de la construction organisée en cours, et de la résurgence, même ponctuelle, fugitive et sans lendemain, d'une 'after-image' de mon secret.

Je vois que ce fut une erreur. Je vois aussi que je n'étais pas désabusé de cette erreur alors même que je me suis engagé dans le récit, poursuivi jusqu'ici, et que je voulais lucide, de la destruction du **Projet** ; que j'ai persisté à me tromper, peut-être dès l'origine, en m'enfonçant dans les méandres de ce qui n'aura été peut-être qu'une description.

– Suffit? \*\*

#### § 4 **Soudain j'arrivai à Grand Rapids (Minnesota) par un tout petit avion d'une toute petite compagnie**

J'arrivai à Grand Rapids (Minnesota) par un tout petit avion d'une toute petite compagnie (la Mohawk Airlines). J'avais eu du mal à choisir où commencer. Il semble que le Mississippi lui-même ne sait pas trop où il commence. (Il ne sait pas trop non plus où il finit : un cas flagrant de *split personality* dans le delta.) Pas la moindre source où se recueillir devant le génie du fleuve parmi nymphes et nénuphars (je me représente toutes les sources de fleuves comme émergeant d'un dessous de nénuphars (lingerie coquine des nymphes) et roucoulant dans une vasque de marbre avant d'aller gambader à travers le paysage), comme dans les meilleures familles de rivières ; ça ruisselle au petit bonheur d'une poussière de petit lacs. Je finis, en désespoir de cause, par planter ma tente mentale pour une première station à l'endroit (un petit pont) où pour la première fois un écoulement continu d'eau annonce ce qui deviendra, beaucoup plus bas sur la carte, Ol' Man River. Moins Ol' Man River que ce gros ruisseau-là il est difficile d'imaginer. A peine plus gros que la Clamoux quand elle va se jeter rugissante (les jours où elle n'est pas à sec) dans l'Orbiel qui va se

jeter dans l'Aude, qui n'est point grosse, était le Mississippi que je contemplai, au soir d'un jour de juin, avant de regagner ma première chambre de Holiday Inn (réservée depuis New York par Louise l'avant-veille). Certes je ne m'attendais pas à le voir déjà gros comme un bras de mer. Mais quand même!

Sans hésiter j'écrivis :

Je suis venu de l'Europe  
Vieil Homme Fleuve,  
de ses anciens parapets  
pour te surprendre  
naissant  
à Grand Rapids, Minnesota

Ol'Man River?  
ça?

Vers la fin de ma première semaine de marche, lors d'une pause matinale sur un banc dans une petite localité traversée par la route (je n'ose dire 'village', le terme étant notoirement inadéquat), au milieu de quelque chose qui pouvait vaguement faire penser à une place, située plus ou moins vaguement dans quelque chose comme un centre, j'eus l'une de mes nombreuses conversations avec des 'indigènes'. Elles eurent toutes entre elles de nombreux points communs.

A l'heure où je m'arrêtais, comme ça, pour une halte raisonnable, la matinée déjà assez avancée, il n'y avait généralement sur les bancs de ces endroits semi-urbains que des vieilles gens, qui profitaient du beau temps quasi fixe mais à température encore clémente pour réchauffer leurs vieux os sans les brûler, pour révaser ou bavarder entre eux à petits coups, de manière décousue, *desultorily*. Mon arrivée suscitait une curiosité légère, amicale, sans méfiance. Je n'avais pas l'allure d'un vagabond, d'un 'hobo'.

Après quelques mots mon accent, assez britannique, me classait immanquablement dans l'espèce 'canadien' (l'identification était automatique, et rapide, surtout dans les États du nord). Que

je sois un marcheur, alors, si je venais de là-haut, leur semblait moins bizarre.

Ce matin là une vieille dame s'assit à côté de moi, me demanda d'où je venais. Je lui dis que je marchais le long du fleuve, et que j'avais commencé ma marche à Grand Rapids. Elle me dit alors qu'elle connaissait l'endroit, qu'elle y avait été en 1919, pour son voyage de noces, honeymoon. Elle me dit que le Mississippi là-bas était si petit, so small, so small! Et elle ajouta : « Il a dû bien grandir depuis toutes ces années! » J'ai failli l'embrasser sur ses vieilles joues. Et je n'ai pas ri.

Je m'étais bien résolu à ne pas céder à la tentation de la vitesse, à ne pas allonger démesurément les étapes. J'avais huit ou neuf bonnes semaines devant moi, ce n'était pas la peine de me presser. Un pas vif, mais modéré, permettant une juste prise en œil des paysages, voilà ce qu'il me fallait. En outre, je choisirais chaque jour pour le lendemain mon étape, je ne partirais pas sans avoir une chambre d'avance réservée. Je ne voulais aucun souci à ce sujet. Je n'en ai jamais eu à m'en faire. Avec une prudence de serpent je pris même la précaution de réserver longtemps à l'avance ma chambre d'hôtel à Saint Louis (Missouri). Car j'y devais passer, selon mon calendrier (très strict), la nuit du 'fourth of July', date culminante des célébrations du bicentenaire.

A Grand Rapids je pris le catalogue-répertoire de tous les Holiday Inns. Il y en avait suffisamment sur mon trajet pour la plupart des nuits. Dans les autres cas, je chercherais un équivalent. Ma deuxième journée fut la plus longue de toutes. Le Mississippi, dans le haut du Minnesota, n'a pas encore décidé de sa destination finale. Pendant quelques miles il semble vouloir se diriger vers l'Atlantique, ou peut-être vers les Grands Lacs, sans réfléchir. Ce qui fait qu'il effectue un large mouvement tournant avant de s'orienter résolument plein sud (effrayé par un petit lac, le Minnewawa, peut-être). Et il ne rencontre quasiment aucune ville sur ses pas avant Brainerd, où je parvins assez tard, embarrassé de quelques ampoules, après plus de 30 miles, distance excessive pour mon état de préparation. Cela me ralentit pas mal les jours suivants (courbatures, raideurs) et je traînai un peu la patte pendant

L'Enlèvement d'Hortense

*Ramsay, 1987*

*Seghers, 1991*

*et Seuil, « Points » n° 212*

Partition rouge

*(en collaboration avec Florence Delay)*

*Seuil, « Fiction & Cie », 1988*

*et « Points Sagesse » n° 87*

Le Grand Incendie de Londres

*Récit, avec incises et bifurcations, 1985-1987*

*Seuil, « Fiction & Cie », 1989*

Échanges de la lumière

*Essai*

*Éditions Métailié, 1990*

L'Hexaméron

*(en collaboration)*

*Seuil, « Fiction & Cie », 1990*

La Princesse Hoppy ou le Conte du Labrador

*Hatier, « Fées et Gestes », 1990*

L'Exil d'Hortense

*Seghers, 1990*

*et Seuil, « Points » n° 224*

Les Animaux de personne

*(Poèmes illustrés par Marie Borel et Jean-Yves Cousseau)*

*Seghers, « Volubile », 1991*

Impressions de France

*Essai*

*Éditions Hatier, « Brèves », 1991*

La Pluralité des mondes de Lewis

*Poésie*

*Gallimard, 1991*

L'Invention du fils de Leoprepes

*Essai*

*Éditions Circé, 1993*

La Boucle

*Seuil, « Fiction & Cie », 1993*

Monsieur Goodman rêve de chats

*Poésie*

*Gallimard, « Folio Cadet or », 1994*

Poésie etcetera, ménage

*Essai*

*Stock, 1995*

L'Abominable Tisonnier de John McTaggart Ellis McTaggart  
et autres Vies plus ou moins brèves

*Seuil, « Fiction & Cie », 1997*

Mathématique :

*Seuil, « Fiction & Cie », 1997*

Poésie :

*Seuil, « Fiction & Cie », 2000*

Quelque chose noir

*Poésie*

*Gallimard, 2001*